

Le Tirage au sort

à Monsieur Woeste

Vous êtes, Monsieur, un avocat habile et un homme politique disert. Comme tel, vous parlez indifféremment sur toute matière, proprement, convenablement, éloquemment, ainsi qu'un homme de robe qui plaide même les procès spéciaux sur des matières où il n'entend rien.

C'est un peu, paraît-il, ce que vous avez fait en cause du service personnel, contre le remplacement, en déposant des conclusions... pardon ! un rapport qui vous vaut en ce moment des réfutations décisives d'officiers supérieurs de notre armée.

Je vous connais assez pour présumer que ces contradictions ne modifieront guère votre opinion, mais vous avez eu en ces jours derniers une occasion unique de vous laisser toucher de la grâce, et je parie que vous l'aurez laissé échapper. Il fallait pour cela non pas compulsé tant bien que mal, des ouvrages techniques où vous entendez peu de chose, non pas trier dans les anciens récits de nos généraux des affirmations utiles à votre thèse, il fallait tout simplement regarder la Rue. Seulement les hommes politiques comme vous ne regardent pas la Rue, ce qui les expose à faire de la politique comme on fait des chiffres, à faire de la politique non humaine, pour ne pas dire inhumaine.

Car enfin le remplacement dont vous vous êtes fait le défenseur d'office, vous auriez pu voir combien c'est une chose inique si, l'autre matin, vous aviez regardé la Rue comme je vous conseille de le faire quelquefois, la rue qui est beaucoup plus intéressante que le Palais de la Nation, et où s'agite et frissonne et bat bien autrement le vrai cœur du pays. Donc vous y auriez vu, sur la Grand'Place de Bruxelles en Brabant, cette place incomparable que Victor Hugo, a appelé la plus belle place du monde, vous auriez vu, ces derniers matins, dans un joyeux soleil, une foule rassemblée au pied du perron de l'hôtel de ville. Devant, des agents, des gendarmes. A chaque instant descendait le long de l'escalier un jeune homme, puis un second, puis un autre. L'un pâle, trébuchant, comme s'il allait mourir. Un autre, fou, hurlant, comme ivre. Et de la foule, chaque fois qu'un nouvel arrivant surgissait, un grand cri, cri d'angoisse, clameur de joie, montait dans l'air, car toutes ces âmes battaient à l'unisson, étreintes d'une anxiété commune.

C'était le tirage au sort, c'était la loterie d'hommes, non pas celle où l'on peut ne rien gagner, mais une loterie où l'on perd sa liberté, ses parents, son travail, la possession de soi-même.

Or, pour ceux qui sont un peu plus psychologues et hommes tout simplement — qu'hommes politiques — il apparaissait clairement, à voir tous ces pauvres jeunes gens livides, crispés, navrés, qu'il y avait au fond d'eux une révolte contre le sort — contre le sort implacable, sans remission pour eux, les pauvres — tandis que ce même sort se prête à une simple parade, à une pure fiction pour les plus fortunés. Leur exaspération contenue provenait de ce que, par un instinct sûr, ils sentaient une douleur fatale, pour eux les petits, tandis que cette même douleur était épargnée aux grands, moyennant de l'argent.

Si la loi était égale pour tous, on se résignerait à la malchance ; ce serait un sort à courir, un devoir obligatoire, général, à l'idée duquel on s'habituerait, on se résignerait, comme à tout ce qui est fatal et inéluctable.

Cette injustice de la loi qui fait des différences, ils la sentent si bien par un instinct populaire infallible, qu'ils la dénoncent et la maudissent dans leurs chansons révolutionnaires, ces pauvres miliciens, saouls de boisson et de tristesse, que nous avons vus ces jours derniers, remplir nos rues, de cris, de tapages, de voitures et de drapeaux rouges.

Car c'est là le plus beau résultat que vous obtiendrez, vous et les vôtres, M. Woeste ; c'est que le remplacement est un des griefs les plus exploités par le peuple contre l'égoïsme de la bourgeoisie.

Vous, en avocat, vous ferez des raisonnements pour établir que la loi ne rompt pas avec l'égalité des citoyens en permettant le remplacement.

Mais que diriez-vous, vous qui avez le cœur chrétien, si on pouvait aussi se racheter de l'enfer moyennant un peu d'argent ?

Au reste, pour comprendre tout à fait ce que le peuple en pense et surtout ces pauvres gens des

campagnes qui sentent plus profondément encore que ceux des villes, allez voir un de ces jours, au Musée Moderne, nouvellement rouvert, le sublime tableau de Charles De Groux : *Le départ du conscrit*.

Oh ! les femmes douloureuses, les enfants qui pleurent parce que les mères sont sombres, tandis que le gars disparaît au loin. Mais regardez surtout, au milieu du groupe, l'Ancien, avec la bouche comme gonflée de huées renforcées : les autres fils — ceux des riches — on les garde pour soi, parce qu'on a de l'argent ! C'est là toute sa douleur, et aussi sa colère et sa grandissante révolte, trouvant le peuple trop longtemps résigné et patient.

Allez voir ces choses, M. Woeste, et je vous défie, quand vous aurez senti la réalité, de venir encore faire des théories à coups de textes rétorquées, de syllogismes glacés, de citations arrangées !

Les grands hommes politiques savent regarder et s'instruire au dehors, au lieu de regarder au dedans d'eux-mêmes, où de s'inspirer de l'*opinion publique des bureaux d'associations de province*.

Des rapports tels que les vôtres sont faits avec des mots. — La grande politique — comme l'art — est faite avec la Rue, avec l'Âme, avec la Vie.